

Hélène Coutard

LES FUGITIVES

Partir ou mourir en Arabie saoudite

ENQUÊTE



SEUIL

Les Fugitives

HÉLÈNE COUTARD

Les Fugitives

Partir ou mourir en Arabie saoudite

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-145096-5

© Éditions du Seuil, février 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mon G20

Note

Tous les prénoms utilisés ont été modifiés afin de protéger l'anonymat et la sécurité des personnes concernées, à l'exception des jeunes femmes disparues, la Saoudienne Dina Ali Lasloom et la princesse émiratie Latifa al-Maktoum. Pour la plupart des femmes interviewées, j'ai inventé un pseudonyme et dans certains cas, elles l'ont choisi elles-mêmes. De la même façon, certains éléments contextuels, géographiques ou temporels ont été modifiés.

Prologue

Les premières ont été Sara et Munira. Sara et Munira, apparues au milieu de l'aride campagne géorgienne, détonnantes dans ce paysage désertique de l'ex-URSS, comme si elles avaient été ajoutées dans un décor de cinéma pour préserver le secret de leur cachette. Sara et Munira, habillées avec soin pour nous accueillir, les cheveux de l'une longs et lourds, ceux de l'autre fraîchement coupés en signe de rébellion, les yeux maquillés de noir pour souligner leur intense regard qui avait longtemps été, sous le niqab, leur seul moyen d'expression. Sara et Munira, enfin créatures à forme humaine après avoir été des silhouettes noires, un hashtag sur Twitter, des voix feutrées sur des vidéos sombres – une histoire si lointaine qu'elle paraissait irréaliste. Les deux sœurs sont souriantes, polies, comme si elles n'étaient pas à un tournant crucial de leur vie. Sur le fil entre un nouveau départ tant espéré et une chute dans l'oubli, elles ne manquaient pas pour autant de vérifier les photos prises d'elles : quitte à voir s'afficher en grand leur histoire dans un magazine français dont elles n'avaient jamais entendu parler, autant y être à leur avantage¹. C'était la première fois qu'elles parlaient à la presse. Elles voulaient tout dire puis se reprenaient, conscientes que certains détails devaient être passés sous silence. Leurs voix

1. L'article « Les Fugitives » sur les deux sœurs a été publié dans *Society* en avril 2019.

se mélangeaient, elles parlaient fort, passaient de l'anglais à l'arabe, se houspillaient comme seules les sœurs ont l'habitude de le faire, avec les yeux. Elles savaient qu'à cet instant leur histoire était leur seule arme.

Avant cette rencontre, j'avais suivi de loin l'histoire de Rahaf Mohammed : début janvier 2019, à 18 ans, cette jeune Saoudienne s'était enfuie et avait acheté un billet d'avion pour l'Australie via la Thaïlande. Son échappée avait brusquement pris fin à l'aéroport de Bangkok quand elle avait été immobilisée sur ordre saoudien. Son passeport avait été confisqué, ses rêves de fuite déjoués. Rahaf s'était barricadée dans une chambre d'hôtel et n'avait cessé de tweeter, suppliant le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (UNHCR) d'intervenir. Son histoire avait rapidement fait le tour du monde et quelques jours plus tard, le Canada lui accordait finalement l'asile. Si elle avait été la première à médiatiser sa fuite, j'allais bientôt découvrir qu'elle n'était pas la première à s'être échappé. Sara et Munira, elles, ne s'étaient pas contentées de suivre la fuite de Rahaf ; elles l'avaient scrutée, analysée, ressentie jusque dans leurs gorges serrées et leurs estomacs noués. Dans leurs chambres en Arabie saoudite, elles avaient été des dizaines d'adolescentes à vivre ces quelques jours d'angoisse sur leurs smartphones, cachées sous une couette ou enfermées dans une salle de bains. Quand Rahaf avait enfin foulé le sol canadien, elles avaient été soulagées comme s'il s'agissait d'une amie. C'était en quelque sorte une sœur – quelqu'un qui vivait la même vie cloîtrée qu'elles.

Quatre mois plus tard, c'était au tour de Sara et Munira, et leur message de détresse avait atterri sur mon fil Twitter. La cause des Saoudiennes s'imposait à nouveau dans mon quotidien que l'on pouvait difficilement imaginer plus éloigné du leur. Contrairement à Rahaf, Sara et Munira ne faisaient pas les gros titres du *New York Times* et leur fuite n'avait pas encore connu de *happy ending*, leur destin était en suspens. Quelque part,

loin de chez moi, elles se cachait, s'endormaient angoissées, comptaient les « retweets » et consultaient leurs messages en espérant y trouver une aide ou des nouvelles d'une ambassade.

Leur besoin viscéral de liberté et ma fascination pour les femmes qui sont capables de prendre leur vie en main se sont finalement rencontrés au milieu de rien, en Géorgie. Ce qui était à l'origine une histoire lointaine est devenu une vérité palpable. Leur réalité a débordé sur la mienne. Ce jour-là, elles avaient esquissé les contours d'une histoire sur laquelle elles revien-draient longuement lors des rencontres qui allaient suivre. Je leur posais toujours plus de questions dans l'espoir de répondre à celle-ci : où trouve-t-on la force d'aller à contre-courant ? Sara a le même âge que moi, Munira trois ans de moins ; il semble pourtant qu'elles avaient eu déjà trois vies : celle durant laquelle elles avaient pensé passer leur vie en Arabie saoudite ; l'instant, qui semble durer toujours, où elles avaient décidé de partir ; et, finalement, cette vie en transit qui était désormais la leur. À l'époque, elles ne le savaient pas encore mais, bientôt, elles en commenceraient une quatrième. Ce sont elles qui ont donné naissance à ce livre.

Se sont ensuivis des mois de recherches sur d'autres femmes qui sont parties. Selon la militante Hala al-Dosari, qui vit aux États-Unis depuis 2014, on peut distinguer deux groupes de Saoudiennes qui quittent leur pays. Il y a d'abord les femmes qui sont menacées car elles sont des personnages publics : journalistes, militantes, féministes, blogueuses... Celles-ci partent la mort dans l'âme pour échapper aux menaces et aux arrestations. Et puis, il y a ces jeunes femmes anonymes qui en viennent à constituer une génération manquante. Un vide dans certaines familles. Qui appellent un silence, lorsqu'on demande de leurs nouvelles. Celles-là se sont éclipsées une nuit, un matin ou en plein jour, parce qu'elles n'en pouvaient plus d'une vie à demi vécue, des quatre murs de leurs chambres, des choix que l'on faisait à leur place, des violences. Elles n'en pouvaient plus de

voir leurs sœurs reproduire les vies soumises de leurs mères puis les transmettre à leurs filles. C'est de ce groupe dont j'ai décidé de parler.

Que reste-t-il des Saoudiennes si on leur enlève l'Arabie saoudite ? Comment se construit-on lorsqu'on naît dans un pays où l'on est considérée comme inférieure ? Que ressent-on lorsqu'on assiste au déclic féministe de tout un monde provoqué par la vague #MeToo et les manifestations féministes dans le monde entier, et qu'on en est exclue ? Est-ce qu'on a envie de crier un peu plus fort ? Et surtout : qui peut-on être quand on est avant tout « la pupille » d'un tuteur – père, mari ou frère – qui décide tout à votre place ? Si on peut se marier et avec qui, faire des études et lesquelles, travailler, passer son permis, ouvrir un compte en banque, prendre un appartement, subir une opération à l'hôpital, sortir de prison... Quand je l'ai contacté pour parler de la fuite de Sara et Munira, Adam Coogle, chercheur au sein de l'ONG Human Rights Watch à Londres, a été très clair : la vie d'une femme en Arabie saoudite dépend totalement du bon vouloir de son tuteur. « Celles qui ont un tuteur progressiste peuvent avoir une vie fantastique », a-t-il tenu à préciser. Qu'est-ce qu'un tuteur progressiste ? À quoi peut ressembler cette vie fantastique ? Et quand ce tuteur n'est pas progressiste, à quoi ressemble leur existence ?

Quand j'ai rencontré Sara et Munira, je n'étais pas une experte de l'Arabie saoudite et je ne le suis toujours pas – je n'y suis même jamais allée. Aujourd'hui encore, je ne connais le pays qu'à travers les yeux de celles qui me l'ont raconté. En 2018, bien avant de savoir que je passerai un an de ma vie à parler à des Saoudiennes, j'avais accueilli la nouvelle de l'autorisation de conduire pour les femmes comme le signe encourageant d'un pays en voie d'ouverture. Les Rahaf, les Sara et les Munira manquaient-elles simplement de patience ou est-ce que, à l'image de ce progrès, les photos de ces femmes voilées et souriantes au volant de SUV flambant neufs n'étaient qu'une

illusion ? Après tout, la presse louait les efforts du nouveau dirigeant, réduisant parfois le système de tutorat à un détail administratif, et érigeait en exemple des ambassadrices, des artistes ou des *businesswomen* saoudiennes aux vies « libres ». Alors pourquoi certaines jeunes filles continuaient-elles à fuir, risquant ainsi la prison et la mort ? La diaspora féminine saoudienne existe aujourd'hui aux quatre coins du monde. Des dizaines de Sara et Munira vivent cachées derrière des photos retouchées et des pseudos. Elles sont les seules qui pouvaient répondre à ces questions.

*

Pour mener à bien cette enquête, j'ai rencontré – en personne sur plusieurs continents, mais aussi par téléphone, par e-mail et via différentes messageries – une trentaine de Saoudiennes qui avaient fui leur pays (ainsi qu'une dizaine d'activistes et de chercheurs saoudiens ou étrangers spécialistes du pays) : bien sûr, celles-ci n'avaient pas eu la chance d'avoir « un tuteur progressiste » ou « une vie fantastique ». Pourtant, ces Saoudiennes existent aussi. Elles existent toutes : celles qui souffrent en silence et celles qui luttent au péril de leur vie, celles qui voyagent, font la fête ou travaillent, celles qui se soumettent volontiers et aspirent à respecter des traditions ancestrales, celles qui meurent sous les coups, celles qui fuient. Les femmes que j'ai rencontrées racontent chacune leur histoire à leur façon – avec le détachement d'une page tournée pour certaines, avec rage pour d'autres, mais toujours avec un humour qui cache les blessures. Tout comme parfois les regrets – d'avoir menti, d'avoir abandonné des amies, des sœurs, des enfants.

Mohammed ben Salmane. Souvent, lorsqu'on leur parle de celui qu'elles appellent « MBS », leurs poings se serrent et le ton monte. Âgé de 35 ans, ce dernier a accédé au trône

en tant que prince héritier en 2017 : c'est à lui que revient le pouvoir, d'autant plus que l'on dit son père, le roi Salmane, atteint de la maladie d'Alzheimer. En 2016, MBS présente son grand projet : un vaste plan de développement du pays, intitulé « Vision 2030 », qui ambitionne de diversifier l'économie du pays afin de réduire sa dépendance à la rente pétrolière. Il apparaît alors comme un jeune trentenaire dynamique désireux de moderniser l'Arabie saoudite, l'ouvrir à l'étranger, la libérer de l'emprise des extrémistes religieux. En mars 2018, il effectue même un voyage aux États-Unis au cours duquel il déclare à tous les journalistes du pays qu'il est un grand défenseur des femmes, qui sont « l'égal absolu des hommes ». Il incarne l'espoir, et cela crispe « celles qui sont parties ». La plupart ont vécu sous son pouvoir et ont d'abord, elles aussi, cru à un changement. Elles lui en veulent d'autant plus de les avoir déçues. De loin, désormais, elles n'aperçoivent que l'image médiatique d'une Arabie saoudite en voie d'ouverture sous l'impulsion d'un jeune dirigeant moderne. Pourtant, l'Arabie saoudite qu'elles ont connue existe toujours mais il est passé de mode d'en parler. Le nouveau tourisme, les réseaux sociaux, l'art, les Saoudiennes qui ont réussi... : tout est bon pour promouvoir la nouvelle image du pays. Certes, les dernières années ont vu d'importantes réformes se mettre en place : en juin 2018, les femmes ont été autorisées à conduire ; en août 2019, on leur a accordé le droit d'obtenir un passeport et de voyager seules. Mais le système de tutorat n'a pas été aboli et il restreint toujours le droit de se marier, d'obtenir la garde des enfants, d'avoir recours à l'avortement si la grossesse présente un danger de mort, d'obtenir une bourse d'étude... « Celles qui sont parties » haussent aujourd'hui les épaules : ces réformes ne concernent finalement que les femmes qui ont la chance d'avoir des familles progressistes. Elles aideront certaines à s'émanciper, voire à s'enfuir, mais c'est toujours principalement la loterie de la naissance qui détermine le destin réservé aux Saoudiennes.

Si l'on avance souvent qu'une manière fiable de mesurer la violence dans un pays, ainsi que la probabilité que ce dernier utilise la violence contre un autre pays, consiste à prendre pour repère la violence exercée contre les femmes¹ – une théorie qui se vérifie aisément en Arabie saoudite –, un autre indicateur pourrait également s'avérer pertinent : celui du sort réservé à ses dissidents. Depuis que MBS est prince héritier, ces derniers n'ont jamais été autant pourchassés et persécutés. Non seulement les activistes, journalistes et opposants sont menacés – voire rapatriés de force, comme certains princes ayant perdu les faveurs du pouvoir, ou assassinés, comme le journaliste Jamal Khashoggi en 2018 – mais leurs familles restées au pays sont également arrêtées, interrogées et interdites de sortie de territoire. C'est en menaçant les parents, les frères et sœurs des dissidents que l'État parvient à les faire taire. Les expatriées de ce livre sont traquées et harcelées par le pouvoir, parfois pour qu'elles reviennent, toujours pour qu'elles se taisent. Pour y échapper, elles doivent vivre en fugitives : changer de nom, de coupe de cheveux et de téléphone, déguiser leurs comptes sur les réseaux sociaux, déménager régulièrement, ne pas répondre aux inconnus, mentir sur leur nationalité. Enfin, ne jamais trop en dire sur leur passé. Elles ne sont pas simplement parties, elles ont fui, et une fuite ne s'arrête jamais vraiment. Toutes connaissent des jeunes filles qui se sont laissé convaincre par les promesses des ambassades saoudiennes et ont accepté de retourner au pays, pour finalement se retrouver séquestrées et sans voix. Elles ont décidé d'utiliser la leur. Même surveillées et harcelées, ces fugitives ne veulent plus se laisser intimider. Elles ne supportent plus ce récit unique d'une Arabie saoudite repentie, fantasmé par l'Occident. Témoigner est pour elle un

1. C'est notamment la thèse soutenue par Valerie M. Hudson, Bonnie Ballif-Sponvill, Mary Caprioli et Chad F. Emmett dans leur livre *Sex and World Peace*, Columbia, Columbia University Press, 2012.

acte militant. Pour certaines, c'est le prolongement d'un engagement quotidien ; sur les réseaux sociaux ou auprès d'activistes, elles se battent pour que l'on sache ce qui se passe toujours en Arabie saoudite. D'autres souhaitent témoigner, partager leur histoire, puis retrouver l'anonymat et se fondre dans la masse.

C'est le principal dilemme des fugitives désormais : elles oscillent entre raconter et oublier, entre se faire la voix de celles qui n'en ont pas, et laisser le cerveau effacer, pardonner. Installées en France depuis presque deux ans, Sara et Munira hésitent encore. Elles savent depuis peu que leur famille est au courant du pays dans lequel elles vivent. À force de minuscules indices involontaires, leurs proches ont fini par le deviner. Cela fait à peine quelques mois qu'elles se sentent en sécurité. Si elles sont parvenues de justesse à se sauver elles-mêmes, doivent-elles aussi sauver les autres ? Disparaître et oublier, n'est-ce pas là la seule solution pour vivre libre ? Munira, surtout, est hantée par ces questions. Elle pense souvent aux femmes qui sont toujours là-bas, dont elle n'a pas de nouvelles. Elle pense à celles qui ont fait le choix de rester et de se battre, de changer le pays de l'intérieur pour les générations suivantes. Ces femmes s'appellent, par exemple, Loujain al-Hathloul, Samar Badawi, Eman al-Nafjan, Nouf Abdulaziz, Aziza al-Yousef. Elles sont en prison depuis 2018 pour avoir conduit une voiture, milité contre le système de tutorat ou écrit des articles. Ce sont à elles que les Saoudiennes doivent le progrès que MBS s'attribue. Les fugitives, elles, ne les oublient pas.

1

Julia

« *Simone de Beauvoir m'a radicalisée* »

Elle est plutôt Chinon. Quelques années en France et Julia connaît son vin blanc comme n'importe quelle Parisienne. Elle ne fume pas – c'est mauvais pour les dents, les ongles et la peau – mais elle a « appris » à boire à son arrivée dans l'Hexagone, à 29 ans. C'était déjà du vin blanc, en terrasse, à Saint-Michel. Elle se sentait bien dans ce quartier de Paris qui accueille beaucoup d'étrangers et d'étudiants Erasmus. Julia aussi faisait son Erasmus, en quelque sorte, mais le sien ne comprenait pas de billet retour. Un an après son arrivée en France, avec une amie originaire de Libye, elle avait bu son premier verre de vin. Elle avait « attendu d'avoir confiance en quelqu'un » pour cela, raconte-t-elle. Ça avait pris du temps.

C'est la deuxième fois que l'on se rencontre. J'imagine que si elle m'a déjà raconté les mariages forcés, la mort de son père et ses pensées suicidaires, c'est que sa nouvelle vie lui a appris à s'ouvrir aux inconnus. C'est peut-être ce qui arrive quand on est forcé de raconter son histoire et d'exposer son intimité à des personnes en uniforme à raison de trois fois par jour ; lorsqu'on est scrutée, questionnée, testée sur la véracité de ses expériences, la force de sa volonté, la profondeur de son désespoir. Aujourd'hui, elle rit. Ce rire, c'est sa carapace. Tout comme les grands gestes qu'elle fait avec ses mains, balayant constamment l'espace comme pour signifier que ce qu'elle raconte est désormais à des années-lumière d'elle, que ça n'a

plus d'importance tellement c'est loin, oublié. La dissimulation est efficace et bien rodée. Qui pourrait deviner le passé de Julia face à son rire et ses yeux cachés derrière des lentilles de contact bleues ? Parfois même, elle change d'identité. Selon ses interlocuteurs, elle est marocaine, yéménite, libanaise. La coquetterie peut être une planque, tout comme le fut le voile à une époque. Mais celle-ci, elle l'a choisie, elle s'en délecte.

Tout pourrait fonctionner ainsi, rester enfoui, si le mot « bizarre » ne revenait pas sans cesse. Pour Julia, en effet, un nombre significatif de choses sont « bizarres ». Et si elle veut sûrement faire croire que son français ne contient pas assez de vocabulaire pour décrire l'étrangeté des mœurs saoudiennes, je soupçonne à notre première rencontre que ce mot a été adopté il y a longtemps déjà comme mot-valise attitré. Une grosse valise dans laquelle elle range tout ce qu'elle n'a que très peu envie de détailler. « Bizarre », la façon dont sa famille l'a abandonnée, « trop bizarres », leurs traditions strictes, sexistes et la violence injustifiée, « bizarre » encore, le mariage arrangé et la nuit de nocce avec un inconnu rencontré une heure auparavant avec qui on est censé passer sa vie. Puis, plus tard, la séparation d'avec le père de son enfant : « c'est fini, il est bizarre ». « Bizarre » renvoie tout à la fois à la souffrance, à l'injustice, à l'incompréhension et à la colère qu'elle ressent encore, malgré ses tenues chics de Parisienne, ses gestes voluptueux et son énergie démesurée pour son petit mètre cinquante. Partir de ce « bizarre », c'est aller à la rencontre de la vraie histoire de Julia.

Dans ce bar à Saint-Michel, avec son amie libyenne, Julia a commandé son premier verre de chinon. « La première fois, j'ai bu un verre et il ne se passait rien. Puis j'ai bu un deuxième verre. Le goût était différent de ce que j'imaginai ! Dans les films, ils le boivent comme ça, comme du petit-lait. Et puis à la fin du deuxième verre, je me sentais *cool* ! Ensuite on est sorties. Et je me suis aperçue que j'étais moins timide quand j'avais bu. » Ce soir, en sortant du travail et avant d'aller courir

après un RER en pleine grève des transports, elle se raconte à nouveau. Des éclats de rire parsèment son récit tandis qu'à d'autres moments elle semble rendre les armes. La table d'à côté est occupée par de bruyants Américains. Exaspérée, elle lève les yeux au ciel puis se retourne vers moi en attrapant son verre : « Tu vois, je suis une vraie Parisienne maintenant ! »

*

Pour notre première rencontre, après avoir échangé quelques SMS, nous avons convenu d'un rendez-vous sur son lieu de travail : une boutique chic de chaussures. Elle m'accueille tout sourire, devinant immédiatement que je ne suis pas venue pour faire du shopping. Il faut dire que la boutique est vide. Et si des clients arrivent ? « Personne ne vient jamais ici, les chaussures sont beaucoup trop chères ! » rit-elle. À 1 400 euros la paire, on ne devrait pas être trop dérangées. Dans ce quartier touristique de Paris, il arrive parfois que de riches Saoudiennes fassent irruption dans la boutique. Julia a alors commencé à mentir sur sa nationalité. Elle parle français, anglais, et maîtrise divers accents arabes – son accent yéménite fait illusion auprès des riches Saoudiens et Saoudiennes qui ne font généralement pas grand cas des employés. « De toute façon, si je travaille dans une boutique, pour eux je ne peux pas être saoudienne », précise Julia. En Arabie saoudite, en effet, les métiers de service où les employés sont en contact avec la clientèle – vendeur, serveur, etc. – sont réservés aux immigrés. Il est impensable qu'ils soient exercés par des Saoudiens, encore moins des Saoudiennes. Ce jour-là, Julia porte un tailleur-pantalon vert profond ainsi que ses habituelles lentilles bleues. Même avec des hauts talons, elle n'atteint pas le mètre soixante. Tout en me servant du thé dans le petit salon réservé habituellement aux clientes, elle me regarde et semble ne pas savoir par où commencer. Comme beaucoup

d'autres Saoudiennes qui ont quitté le pays, ses souvenirs sont flous. Au fur et à mesure des années qu'elle a passées à Paris, elle a comme effacé celles qu'elle avait vécues là-bas. Est-ce qu'il faisait vraiment si chaud ? Comment avait-elle fait, exactement, pour survivre à cette ambiance étouffante, à cette vie étriquée, aux abus qu'elle subissait ? A-t-elle vraiment vécu tout cela ou était-ce un cauchemar étrangement réaliste et détaillé, comme le cerveau humain en crée parfois de toutes pièces ?

Il ne lui reste plus grand-chose à quoi se rattacher pour en être sûre. Plus de passeport, presque plus de contact avec le pays, un enfant qui ne parle pas arabe et n'a pas la même teinte de peau qu'elle, pas de photos. Quelques souvenirs subsistent malgré tout. Des recettes de cuisine – le kebsa, un plat à base d'agneau et d'un mélange particulier d'épices, ou le madghout, fameux riz à la tomate –, l'odeur de l'encens ou celle du goudron, omniprésente dans les villes d'Arabie saoudite en permanente extension, les autoroutes adossées au désert, les immenses centres commerciaux climatisés. Julia est née à Médine, à 450 kilomètres au nord de La Mecque, il y a trente-quatre ans. Elle décrit la ville comme « très religieuse », en partie parce qu'elle abrite la mosquée du Prophète, officiellement reconnue comme la deuxième mosquée la plus sainte de l'islam après celle de La Mecque et principal attrait touristique de la cité. Les pèlerins viennent se recueillir sur la tombe de Mahomet, enterré là en 632. Depuis 2018, un train à grande vitesse relie la ville à La Mecque en moins de 2 h 30, une façon d'en faire un passage obligatoire pour les pèlerins venus de loin.

Il existe néanmoins des familles libérales à Médine. « C'est moins fermé que Riyad, peut-être parce que ce n'est pas très loin de la plage. Les gens sont plus détendus quand ils sont près de la mer ! » Manque de chance, la famille de Julia ne fait pas partie de ces familles progressistes. Dans son enfance, elle effectue plusieurs fois le voyage à La Mecque. Ce n'était certes « pas vraiment obligatoire » d'y aller tous les ans mais

sa famille est wahhabite – le courant majoritaire de l’islam en Arabie saoudite – et son père tient à ce que ses enfants fassent le pèlerinage. Dans les faits, les garçons peuvent s’en passer mais pas les filles puisqu’elles ne peuvent pas rester seules à la maison. Ses parents se sont rencontrés via un mariage arrangé, une tradition toujours très répandue en Arabie saoudite. Julia le formule ainsi : « les familles se voient, se parlent, et hop, voilà ». Le processus comporte généralement des négociations entre les familles et s’accompagne souvent de véritables enquêtes de voisinage. Les parents de Julia ont eu neuf enfants. Est-ce la preuve d’un mariage réussi ? La question ne s’est jamais posée. « Toutes les familles saoudiennes de l’ancienne génération ont huit, neuf ou dix enfants¹. Maintenant, les couples se contentent plutôt de quatre, cinq ou six enfants. » La famille nombreuse est une tradition dans une société où la famille élargie est centrale : les oncles, tantes, grands-parents et cousins comptent tout autant que le classique carré occidental composé des parents et des enfants. Si ce système « clanique » confère indubitablement un confort de vie à celles et ceux dont les familles sont unies et aimantes, pour les autres qui n’ont pas cette chance, cela peut vite prendre l’allure d’une forteresse sans issue dans laquelle les secrets sont bien gardés. « Les gens ont aussi beaucoup d’enfants parce que tout est gratuit, l’hôpital, les écoles, etc. », rappelle Julia. Jusqu’en 2018, les Saoudiens ne payaient en outre pas d’impôts, la rente du pétrole suffisant à faire vivre le pays.

Bien que pas spécialement fortunée à l’échelle des habitudes saoudiennes, la famille de Julia n’a pas de problèmes d’argent. « Leur problème, c’est leur mentalité », m’explique-t-elle. Le premier enfant du couple est une fille. Le deuxième aussi.

1. Dans les années 1980, le nombre d’enfants moyen par femme saoudienne était de 8,26. Voir Amélie Le Renard, « Genre, classe, nationalité et accès des femmes aux espaces publics à Riyad », *Sociétés contemporaines*, n° 4, 2011, p. 151-172.

Et le troisième, Julia, aussi. Pour son père, ça commence à bien faire. « Je suis sûre qu'à ce moment-là il a envisagé de prendre une seconde femme, une épouse qui pourrait lui faire des garçons. »

Les filles saoudiennes sont bien utiles pour démontrer la respectabilité d'une famille ou sceller des mariages-alliances souvent stratégiques. Quand, en 1902, Abdelaziz ibn Saoud reprit par la force Riyad et toute la région centrale du Njed des mains des al-Rashid, un clan familial ennemi, c'est en épousant plusieurs filles des tribus adverses qu'il parvint à unifier le pays. Le troisième État saoudien¹ fut officiellement proclamé en 1932 par la réunification du Nejd et de la région ouest du Hedjaz, repris après plusieurs batailles à une autre dynastie, les Hachémites. « Le Roi Abdelaziz était intelligent : par ces mariages dans les tribus adverses, il absorbait le choc. Avant même la charia et la tutelle, il s'agissait d'une dictature qui utilisait la femme », explique Riadh Sidaoui, politologue et directeur du Centre arabe de recherches et d'analyse politiques et sociales basé à Genève.

En 1985, ce n'est pas une conquête que le père de Julia a en tête. Il veut un garçon. Ce sont avant tout eux qui font la fierté de leurs parents, qui sont censés avoir une belle carrière et fonder une belle famille. Trois filles, c'est redondant. « Les hommes sont des dieux et les femmes sont faibles, voilà ce qu'ils pensent tous », lâche Julia en haussant les épaules. À sa naissance, le père de Julia ne se donne même pas la peine de lui donner un prénom. Sa mère, de son côté, sombre dans la dépression ; elle ne veut pas s'occuper du bébé. Les parents font alors ce que beaucoup d'autres parents ont fait avant eux : ils confient le bébé « redondant » à d'autres. Julia commence sa vie chez ses grands-parents, sans prénom, sans visite de ses

1. Le premier État saoudien (1744-1818) et le deuxième État saoudien (1843-1865) correspondent à des unions de tribus et de régions différentes. Entre les deux, l'Empire ottoman avait repris le pouvoir.

Table

Note	9
Prologue	11
1. Julia	19
2. Un pays, deux visages.....	49
3. Sara et Munira	65
4. Selma.....	95
5. Robin.....	123
6. Dina.....	141
7. Suha.....	153
8. Sisterhood.....	177
9. Latifa	193
10. Jane.....	217
Remerciements	231
Bibliographie	233